

Un gros compas en bois, une règle, une équerre, tels étaient les outils des tailleurs de pierre, les seuls que connaissent de nos jours les artisans encore capables de composer tant en Orient qu'en Afrique du Nord.

De toute évidence, Gerd Schneider dispose, lui, de l'arsenal complet utilisé par les architectes modernes.

Cela ne saurait lui ôter tout le mérite qu'il a eu en essayant de comprendre.

Un livre certes très technique, un livre qu'on ne lit pas, mais que l'on feuillette et auquel on ne manquera pas d'avoir recours comme à un lexique, si l'on veut comprendre l'art musulman.

Lucien GOLVIN
(Aix-en-Provence)

Jean-Claude GARCIN, Bernard MAURY, Jacques REVAULT et Mona ZAKARIYA, *Palais et maisons du Caire, I — Époque mamelouke (XIII^e-XVI^e siècles)*. Paris, Editions du CNRS, 1982. 1 vol. in-4°, 260 p., LXXX planches et 155 p. illustrées, h.-t., noir et blanc.

Bernard MAURY, André RAYMOND, Jacques REVAULT et Mona ZAKARIYA, *Palais et maisons du Caire, II — Époque ottomane (XVI^e-XVIII^e siècles)*. Paris, Editions du CNRS, 1983. 1 vol. in-4°, 409 p., CXII planches et 184 p. illustrées, h.-t., noir et blanc.

« Palais et maisons du Caire » : c'est le titre presque anodin d'une étude luxueusement publiée par les Editions du CNRS, dont les quelque 1200 pages représentent en fait une entreprise singulière : celle d'avoir voulu exprimer à quel point une architecture reflète une société, et un habitat, sa mentalité. Pour cela, ses auteurs ont réuni en un même ouvrage toutes les données du problème : les faits événementiels et sociaux, qui ont tissé l'histoire de la capitale égyptienne, et leur explication, d'une part ; la description des monuments, leur étude et l'analyse de leur construction d'autre part.

Avant de livrer quelques impressions de lecture, il n'est pas inutile de rappeler les conditions qui ont permis l'existence d'un ouvrage capable d'apporter une telle somme d'informations sur l'évolution d'une ville et de son architecture. La ville choisie pour cette enquête est exceptionnelle : « depuis le milieu du 13^e siècle, la capitale de l'Égypte est alors vraiment aussi celle de tout un empire, celle même de l'Islam, après que Bagdad eut été ruinée par les barbares » (I : 159). L'arrivée des Ottomans, loin de la réduire, provoque un nouvel essor de la ville au 16^e siècle.

Le nombre et la diversité des sources disponibles pour son étude, du moyen âge à l'époque moderne, sont eux aussi, exceptionnels : des papyri de la Geniza au récit de Maqrîzî, des inscriptions innombrables gravées sur les tombes et les monuments, à la Description de l'Égypte en 1798, cette documentation, déjà largement exploitée, et dont on est loin d'avoir épuisé l'intérêt, aucune autre ville de l'Islam n'en possède l'équivalent.

Le patrimoine monumental du Caire est lui aussi remarquable : en raison de son rôle de métropole et de capitale du grand commerce, de la tendance des princes qui l'ont gouvernée à promouvoir une architecture de prestige, à la hauteur des traditions multi-millénaires de l'Égypte, et servie par des matériaux de qualité, la ville a été parée, tout au long de son histoire, de bâtiments aussi somptueux que résistants. Pourtant, la fin de l'époque ottomane et l'avènement de la période moderne auraient pu voir leur totale disparition sans la création, dès 1881, du Comité de Conservation des Monuments de l'art arabe : cette institution, dont il faut souligner la précocité, sauva de la destruction nombre de monuments, mais surtout instaura en Égypte la tradition d'un intérêt particulier et d'une politique vigilante à l'égard du patrimoine architectural.

Les membres de l'équipe créée en 1968, à l'initiative de MM. Lézine et Raymond, pour l'étude de l'architecture domestique du Caire et de Rosette, héritèrent de cet esprit. En dépit de la disparition d'A. Lézine, dont la succession fut assurée par J. Revault (qui venait d'achever une œuvre monumentale sur les palais et maisons de Tunisie), au gré de transformations administratives et de la venue de nouveaux membres, cette équipe réalisa une tâche à la hauteur du patrimoine auquel elle avait voué ses efforts : cinq volumes, consacrés à l'architecture domestique de la capitale égyptienne, ont été publiés par les soins de l'Institut Français d'Archéologie Orientale. L'étude dont il est ici question est la synthèse de ces volumes, réalisés par les architectes et archéologues J. Revault, B. Maury et M. Zakariya et A. Lézine avant eux, et des recherches déjà publiées ou en cours d'élaboration, par les historiens J.-Cl. Garcin et A. Raymond : « Il nous a semblé possible de nous guider, dans cet effort pour retrouver le sens de l'évolution architecturale, sur l'histoire de la capitale égyptienne elle-même » (I : 146).

* * *

Les vestiges ayyubides étant trop limités, c'est avec les demeures construites par les émirs mamelouks que débute l'histoire de l'architecture résidentielle du Caire. Quatre ont survécu, l'une dans l'enceinte de la ville fatimide, trois autres dans le quartier de la Citadelle. La mieux conservée d'entre elles est le palais Yašbak, construit au 14^e et au 15^e siècle. Le porche à coupole alvéolée et aux murs parementés d'une marqueterie de pierre polychrome, en est remarquable. Dans la cour d'honneur de ce palais, comme de celui de l'émir Ṭāz, le portique à arcades brisées préfigure peut-être le futur *tahtabūš* de l'époque ottomane, tandis que la loggia supérieure annonce sans doute la salle ouverte ou *maq'ad*. Le qašr d'Alīn Aq aussi bien que celui de Baštak possèdent une *durqa'a* carrée flanquée de deux iwans : ainsi sont présents ou annoncés dans ces résidences les éléments constitutifs des maisons circassiennes et ottomanes. Ces demeures, construites à l'imitation du palais de la Citadelle, que le sultan Qalāwūn avait fait édifier au sud-est de la ville, quelques éléments du maristan célèbre fondé par ce sultan, quelques « salles nobles » (ou *qā'a*) ayant subsisté, d'ensembles domestiques disparus, nous permettent d'apprécier cette architecture des premiers mamelouks, monumentale, d'aspect sévère, presque fortifié, dont certains éléments — ouvertures géminées en ogive, contreforts —, sont inspirés de l'architecture croisée de Syrie. L'apport de techniques extérieures à l'Égypte s'explique par la présence d'ouvriers syriens, byzantins, normands ou iraniens, capturés ou réfugiés au Caire.

A côté de ces résidences nobles en existaient de plus modestes, qu'on ne connaît que par les sources : la *dār*, ou maison particulière à cour, et sa transposition, édifiée au cœur de la cité sous la pression démographique, et, dans un souci de rentabilité, le *rab'*, bâtiment collectif à vocation locative.

* * *

La deuxième moitié du 14^e siècle et l'aube du 15^e, marqués par la peste, la famine, la menace de l'invasion mongole, amènent de profonds changements, politiques et économiques. Les faubourgs nord et ouest sont ruinés, seul résiste Būlāq, qui a ravi à Fustāt son rôle portuaire. Ce n'est que dans le deuxième quart du 15^e siècle que le Caire, dont le délabrement a si bien été décrit par Maqrīzī, se relève, sous l'influence de Barsbāy, mais surtout de Qāytbāy. Dans la ville restaurée, sultans et émirs reprennent l'habitude d'édifier de somptueux monuments, et cela jusqu'à la veille de la conquête ottomane. « Le style architectural qui s'y développe demeure imposant. Il gagnera en élégance et en raffinement ce qu'il perdra en puissance » (I : 91). Tout en abandonnant l'aspect fortifié de l'époque précédente, les riches demeures sortent des murailles du vieux Caire et de la proximité immédiate de la citadelle : le sud de Bāb Zuwayla devient le quartier de prédilection. Le palais de Qāytbāy, celui de Zaynab Ḥātūn, quelques salles de réception (*maq'ad* ou *qā'a*), des habitations collectives (*rab'*), révèlent l'innovation architecturale de cette période : la création du *maq'ad* : « cette nouvelle salle de réception, à l'encontre des salles précédentes entièrement fermées (*qā'a*, *riwāq*), a l'apparence d'une galerie (ou loggia) surélevée, s'ouvrant au nord, entre plusieurs arcades à colonnes, sur cour et jardins » (II : 95).

* * *

Le début de l'époque ottomane est marqué par une forte augmentation démographique, qui va naturellement accroître la superficie de la ville, tout en la décentrant. Tandis que les affaires demeurent localisées dans la vieille ville, et le centre politico-militaire dans le quartier de la citadelle, l'extension se fait vers le sud, en direction de Fustāt, et vers l'ouest, où la rive du Nil constitue un pôle d'attraction.

Si, à cette époque encore, on ignore l'apparence de l'habitat populaire, sa localisation en revanche est bien connue : repoussé à la périphérie du Caire, il formait une ceinture continue le long des limites nord, est et sud, intermittente à l'ouest. On est mieux renseigné sur les conditions de vie de la classe moyenne, « artisans et commerçants moyens, ..., à égale distance du prolétariat et la grande bourgeoisie » (II : 80). Leur résidence, généralement très proche de leur lieu de travail, est située dans les grands marchés ou à leur proximité immédiate. Elle est généralement constituée d'un appartement dont les pièces sont distribuées sur plusieurs étages d'un immeuble collectif (*rab'*), avec une terrasse privative au sommet.

Mais ce sont naturellement les demeures des membres de la haute bourgeoisie et de la classe dominante que l'on connaît le mieux. Bien que ces deux castes soient bien distinctes l'une de l'autre, tant par leur origine que par leur activité — la première est généralement indigène et commerçante, la seconde, étrangère, détient le monopole des activités politiques et militaires —,

leur habitat présente de grandes analogies, s'il n'est pas toujours situé dans les mêmes zones. Tandis que les commerçants préfèrent, au début de l'époque ottomane, les rues proches des grands *sūqs*, puis, par la suite, en raison de leur surpeuplement, les zones plus calmes des rives du *Ḥaliğ*, les émirs eurent successivement trois zones de prédilection. Au début du 16^e siècle, la vieille ville fatimide était encore appréciée, mais c'étaient les abords de la citadelle, centre politique du pouvoir, qui l'emportaient (avec 36 % des résidences). Aux 16^e/17^e siècles, la pression de la croissance urbaine incita les membres de cette classe à s'installer au sud de la ville, aux alentours de la *birkat al-fil* : cette zone, traditionnellement occupée par les tanneries, fut vers 1600, libérée par le déplacement de cet artisanat à l'extérieur de la ville. Au 18^e siècle, ce sont les zones peu urbanisées et attrayantes situées à l'ouest de la ville, à proximité du Nil, qui accueillent la dernière migration des classes fortunées. Celle-ci s'explique encore par le désir de fuir le surpeuplement du centre de la ville, mais aussi celui de désertier les abords de la Citadelle, jugés dangereux en raison de l'installation, à cet endroit, des *bārūdiyya* (marchands de poudre), au début de ce siècle.

Tombant sous la tutelle des Ottomans, dont les gouverneurs remplacèrent les sultans mamelouks, l'Égypte vit cependant son architecture domestique demeurer fidèle aux principes de l'époque antérieure : « les demeures maintiennent la division traditionnelle entre pièces de réception pour les visiteurs et appartements privés réservés à l'intimité familiale, ces derniers prenant insensiblement le pas sur le *salāmlīk* : tout le luxe passe dans la *Qā'a*, retraite jalousement cachée où le propriétaire vit avec sa femme et ses enfants » (II : 97). Ce n'est qu'à la fin du 18^e siècle que l'architecture domestique ottomane, fortement influencée par l'Occident, impose de nouvelles modes à celle de l'Égypte. Au début du 19^e, Mohammed Ali renforce cette tendance en affirmant son goût pour le baroque italien et méditerranéen.

* * *

Il faut signaler, sans qu'il soit possible d'en discuter ici, qu'une large part est faite, dans le volume I, à la question des origines des maisons cairotés. Origines lointaines d'abord : plusieurs traits de l'habitation égyptienne ancienne semblent comparables à ceux qu'on retrouvera dans les maisons des villes de l'Égypte médiévale (I : 20-21). La tradition gréco-romaine, très vivante à Alexandrie, a aussi laissé des traces, bien que la preuve archéologique n'en soit pas clairement établie. La linguistique semble à cet égard plus appropriée pour établir les liens de parenté (I : 51). Il est sûr que la demeure individuelle à cour, comme l'immeuble collectif, ont eu des antécédents dans l'antiquité égyptienne aussi bien que gréco-romaine.

Au début de l'époque islamique, la domination abbasside a imposé des modèles mésopotamiens qui ont fortement marqué l'architecture domestique et ont survécu, diversement interprétés par la suite : l'anti-salle sur cour introduisant à trois salles contiguës, ainsi que les iwans en vis-à-vis, générateurs du plan cruciforme.

Lorsqu'elle s'est libérée du joug abbasside, l'Égypte a développé une architecture domestique à la fois soumise à la pression démographique et influencée par l'exemple palatin. A la jonction des deux dynasties mameloukes, l'introduction du *hawṣ* (cour/enclos), a modifié la configuration des habitations, préparant peut-être « l'espace domestique à un renfermement sur soi » (I : 216).

* * *

Le public des chercheurs aussi bien que celui des gens cultivés, apprécieront dans cet ouvrage un texte au découpage clair, doté d'un glossaire et d'un appareil critique sans lourdeur, limité à l'essentiel, et une illustration cartographique, photographique et graphique abondante, et, pour la dernière surtout, de très haute qualité.

Monik KERVAN
(C.N.R.S., Paris)

Bernard MAURY, *Palais et maisons du Caire du XIV^e au XVIII^e siècle*, IV. *Mémoires de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire*, t. CVIII. Le Caire, 1983. vii + 111 p. et LVIII pl. h.-t., in-fol.

Le quatrième volume de *Palais et maisons du Caire du XIV^e au XVIII^e siècle*, publié dans la collection des Mémoires de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, porte à 29 le nombre des demeures bourgeoises de la capitale égyptienne sur lesquelles on dispose désormais d'une étude approfondie, accompagnée d'une documentation graphique et photographique de première qualité.

Si les trois maisons présentées dans ce volume n'ont pas l'ampleur d'un bon nombre de celles décrites dans les volumes précédents — la maison Šabširī n'occupe au sol que 360 mètres carrés, tandis que le dār al-Dahabī en couvrait 2.500 —, chacune d'entre elles retient cependant l'attention par un caractère particulier. Les deux premières présentent un intérêt contraire : la maison Šabširī, celui de n'avoir pas subi de modification depuis sa construction vers 1635, préservant intact le schéma d'une habitation bourgeoise du 17^e siècle, la maison Harāwī, celui d'avoir connu les remaniements correspondant à l'évolution de la vie de ses occupants successifs.

L'une et l'autre sont situées dans l'enceinte de la vieille ville. Leur plan comme leur structure ont été régis par des contraintes d'environnement. La maison al-Sādāt au contraire, construite extra-muros, non loin de la mosquée d'Ibn Ṭūlūn, est une luxueuse résidence de faubourg, largement ouverte sur cours et jardin. Ces trois maisons, édifiées avec la belle pierre du Muqattam, possèdent en commun les organes constitutifs des habitations de l'époque ottomane : en rez-de-chaussée, une entrée indirecte ou en chicane, une cour (parfois deux), sur laquelle s'ouvrent les communs (*taḥtabūš*, ou porche d'accueil, latrines, magasins, écuries, *sabil* ou fontaine, moulin) et, à l'occasion, chambres d'hôtes et salle de réception.

Les appartements privés (*ḥaram*), qui occupent un peu moins de la moitié de la surface habitable (43,5 à 44 %), sont répartis aux étages, le dernier étant partagé entre les terrasses et les chambres de service. Mais ce sont les pièces de réception, occupant entre 16 et 18,5 % de l'espace, qui, par leur plan comme par le soin apporté à leur décoration, constituent la partie essentielle de ces demeures. Celles réservées aux hommes sont situées au rez-de-chaussée et (ou) au premier étage. Portant le nom de *maq'ad*, elles s'ouvrent sur la cour par une double ou triple arcature.